

# **Le principe d'immanence comme fondement de l'épistémologie sémiotique**

Claudio PAOLUCCI



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

# Collection Études

## L'immanence en jeu

sous la direction de

Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O

Direction : Alessandro Zinna

Rédaction : Christophe Paszkiewicz

Collection Études : L'immanence en jeu

1<sup>re</sup> édition électronique : juillet 2019

ISBN 979-10-96436-03-3

*Résumé.* Ce travail cherchera à montrer comment l'immanence est le principal objet théorique importé du structuralisme par la sémiotique et comment le fait de s'interroger sur le concept d'immanence en sémiotique – comme il a souvent été fait ces derniers temps – revient à s'interroger non seulement sur l'idée de structuralisme mais encore, et plus profondément, sur l'épistémologie sémiotique même. Nous partirons du traitement hjelmslévien et nous essaierons de dépasser certains lieux communs liés à la triade immanence/transcendance/manifestation pour montrer comment toutes les critiques qui ont été récemment faites sur le concept d'immanence sont en réalité des critiques adressées à une façon particulière de penser l'immanence, dérivée de la sémiotique générative et qui n'est autre qu'une mauvaise interprétation de la pensée des fondateurs du structuralisme. Ensuite, nous proposerons une relecture de certains points saussuriens et hjelmsléviens sur l'idée d'immanence, points qui nous permettront de formuler une conception de la *structure* en tant qu'*entité hétéronome de dépendances internes et externes*. Et, pour finir, nous nous proposons de conclure ce parcours en essayant de démontrer de quelle manière une idée de structure ainsi formulée permet d'intégrer le modèle fontanillien des plans de l'immanence.

IMMANENCE, STRUCTURE, HJELMSLEV, SAUSSURE, FONTANILLE

**Claudio Paolucci** est Professeur associé en philosophie et théorie du langage à l'université de Bologne. Il y enseigne la sémiotique générale, ainsi que la sémiotique des langages audiovisuels et musicaux, et celle du corps et de la perception. À la suite de sa thèse encadrée par U. Eco et portant sur la sémiotique interprétative, il a publié de nombreux articles, de même que les ouvrages *Studi di semiotica interpretativa*, Milan, Bompiani, 2007 ; *Strutturalismo e interpretazione*, Milan Bompiani, 2010 ; *Umberto Eco. Tra ordine e avventura*, Milan, Feltrinelli, 2017.

Pour citer cet article :

Paolucci, Claudio, « Le principe d'immanence comme fondement de l'épistémologie sémiotique », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 205-225,

[En ligne] : <[http://mediationsemiotiques.com/ce\\_imm\\_s2\\_14\\_paolucci](http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s2_14_paolucci)>.

# **Le principe d'immanence comme fondement de l'épistémologie sémiotique \***

Claudio PAOLUCCI  
(Université de Bologne)

Dans ce travail nous montrerons :

- i) que la sémiotique emprunte au structuralisme son principal objet théorique, à savoir l'immanence ;
- ii) que le fait de soumettre à discussion le concept d'immanence en sémiotique signifie réviser l'héritage structuraliste de la sémiotique ;
- iii) que toutes les critiques qui ont été récemment adressées au concept d'immanence ne relèvent que d'une manière particulière de le penser, celle de la sémiotique générative ;
- iv) que c'est chez Ferdinand de Saussure, qui ne mentionne pas le concept d'immanence et qui n'emploie pas ce mot, que l'on peut trouver une manière proprement structuraliste de le défendre contre les critiques qui lui ont été récemment adressées ;
- v) que c'est le refus explicite et intentionnel de la sémiotique générative d'accepter entièrement le concept saussurien d'immanence et de sa structuration qui, de fait, conduit aujourd'hui à réexaminer l'immanence.

En somme, les critiques qui ont été formulées dans les dernières années à l'encontre du concept d'immanence n'infirment pas la validité du concept lui-même. Revenir à la formulation originaire de Hjelmslev et de Saussure permettra, à mon sens, de faire tomber toutes les critiques que la sémiotique

---

\* Traduction de Carlo Andrea Tassinari.

a récemment adressées à la notion d'immanence (cf. *infra*, § 1). Car soit une sémiotique est immanente, dans le sens de Saussure et de Hjelmslev, soit, comme nous le verrons, elle n'est point une sémiotique (cf. *infra*, § 2).

Il faudra dès lors procéder dans l'ordre et examiner d'abord ce que l'inventeur même du mot, à savoir Hjelmslev, entend par « immanence » (cf. *infra*, § 1), afin de montrer, ensuite, quelle interprétation en a été donnée : je défends l'idée que ce concept fécond porte en lui des forces réprimées, banalisées et « appolinisées » par la tradition sémiotique qui, pourtant, se réclame bien de Hjelmslev lui-même. Ensuite (cf. *infra*, § 2), nous montrerons en quoi l'idée d'immanence s'identifie avec la démarche sémiotique et structurale dans son ensemble et quelle est, d'après nous, la meilleure manière de décliner ce concept en l'état actuel de la recherche sémiotique. Enfin, nous tirerons les principales conclusions de notre parcours (cf. *infra*, § 3).

## **1. Immanence, transcendance, manifestation**

Un lieu commun en sémiotique, que l'on attribue à Hjelmslev lui-même, veut que « immanence » ne s'oppose pas, comme dans la tradition philosophique, à « transcendance », mais bien à « manifestation ». Si quelque chose se manifeste (niveau de la « manifestation »), il s'agit de quelque chose qui ne relève que de la phénoménologie pré-sémiotique de l'expérience. En effet, sa sémiotisation se réalise seulement en analysant ce qui se manifeste « en immanence », c'est-à-dire au niveau structural, celui des « formes immanentes » organisées dans un méta-langage interdéfini. Par exemple, chez Greimas (1966) – qui théorise explicitement l'opposition « immanence/manifestation » et pense que la manifestation presuppose « logiquement ce qui est manifesté, c'est-à-dire la forme sémiotique immanente » (Greimas et Courtés 1979, entrée « Immanence ») – le « lexème » est de l'ordre de la manifestation, tandis que le « sème » est de l'ordre de l'immanence, car il en représente la forme structurelle différenciante profonde. Plus généralement, le niveau profond des structures sémio-narratives est « immanent », tandis que la manifestation est définie par les structures discursives dont l'énonciation est l'instance de conversion (l'énonciation convertit les structures sémio-narratives en structures discursives, l'immanence en manifestation).

C'est justement à partir de cette idée que le principe d'immanence peut être identifié à la clôture textuelle – ce qui, historiquement, a été fait avec des conséquences désastreuses pour l'épistémologie sémiotique (cf. Basso 2006). Si, en effet, le « projet théorique de description » (Greimas et Courtés 1979, entrée « Texte ») a pour corrélat le texte, c'est-à-dire

n'importe quel objet analysé à travers le parcours génératif, et si « analyser » signifie « sémiotiser », c'est-à-dire rapporter ce qui se manifeste aux structures immanentes « logiquement présupposée », il en résulterait que le « texte » serait le corrélat de ces mêmes structures immanentes et inter-définies, indépendamment de tout « dehors » extra-sémiotique.

C'est exactement en ce sens que Greimas et Courtés interprètent le principe d'immanence hérité de la linguistique structurale :

L'autonomie de la linguistique – justifiable par la spécificité de son objet, affirmée avec insistance par Saussure – a été reprise par Hjelmslev sous la forme du *principe d'immanence* : l'objet de la linguistique étant la forme (ou la langue au sens saussurien), tout recours aux faits extra-linguistiques doit être exclu, parce que préjudiciable à l'homogénéité de la description. (Greimas et Courtés 1979, entrée « Immanence »)

Or, en est-il ainsi pour les pères fondateurs du structuralisme cités par Greimas et Courtés ? L'immanence est-elle vraiment « l'autonomie du linguistique » et l'exclusion de tout « recours aux faits extra-linguistiques » ? Et l'objet de la linguistique est-il exclusivement la forme ou les choses seraient-elles, en réalité, autrement plus complexes ?

L'interprétation de Greimas et Courtés du principe d'immanence hjelmslévien est à mon avis erronée. Il faudra dès lors relire les *Prolégomènes* de Hjelmslev, où le terme « immanence » est introduit pour la première fois en sémiotique :

L'étude du langage, avec ses buts multiples et essentiellement transcendants<sup>1</sup>, se voit consacrer maintes recherches. Au contraire, la théorie du langage, qui se veut exclusivement immanente, n'en attire que peu. (P : 13) [...] Évitant l'attitude transcendante qui a prévalu jusqu'ici, la théorie du langage recherche une connaissance immanente de la langue en tant que structure spécifique qui ne se fonde que sur elle-même [...]. (P : 31)<sup>2</sup>

Ce passage est fort cité et, en effet, il semblerait que Hjelmslev définit l'objet de la linguistique par l'autonomie de la structure (forme) et l'immanence par l'autonomie du linguistique. Toutefois, la célébrité est souvent le premier pas vers l'incompréhension et, comme l'a déjà noté Alessandro Zinna (2008 : 5), la quasi-totalité des commentateurs oublie la suite de la citation :

Recherchant une constance à l'intérieur même de la langue et non en dehors d'elle [...], la théorie procède dès l'abord à une limitation nécessaire, mais seulement provisoire, de son objet. Limitation qui ne consiste jamais à supprimer même un seul des facteurs essentiels de cette totalité globale qu'est le langage. [...] La limitation peut être

considérée comme justifiée si elle permet plus tard un élargissement de la perspective à travers une projection de la structure découverte sur les phénomènes environnants, de telle sorte qu'ils soient expliqués de façon satisfaisante à la lumière de la structure même ; et si, après l'analyse, la totalité globale du langage, sa vie et sa réalité, peuvent de nouveau être considérées synthétiquement, non plus comme un conglomerat accidentel « *de fait* », mais comme un tout organisé autour d'un principe directeur, c'est dans la mesure où l'on parvient à cela que la théorie peut être jugée satisfaisante. (P: 31-32)

Il est évident que :

- i) Hjelmslev se rend parfaitement compte que la compréhension du langage comme structure spécifique autonome est une « limitation » qui, en tant que telle et dans la mesure où elle n'est pas suivie par un second moment d'analyse, finirait simplement par éliminer des « facteurs essentiels de cette totalité globale qu'est le langage ».
- ii) C'est pour cela que Hjelmslev affirme que cette limitation est exclusivement procédurale : il s'agit simplement d'un premier moment orienté à l'individuation de la forme linguistique comme structure immanente de rapports.
- iii) En effet, Hjelmslev montre très clairement que le moment immanent de l'analyse, avec son individuation de la forme structurale, doit permettre d'analyser tous les éléments initialement considérés comme transcendants, afin de rendre compte de « la totalité globale du langage » dans « sa vie et sa réalité ».

C'est pourquoi Hjelmslev pourra en effet conclure les *Prolégomènes* en affirmant qu'« au lieu de faire échec à la transcendance, l'immanence lui a au contraire redonné une base nouvelle plus solide » (P: 160).

En somme, contrairement à ce que l'on a souvent affirmé, la forme structurale est loin d'épuiser, à elle seule, la totalité de l'objet de la linguistique. Au contraire, elle est seulement le principe directeur par lequel la linguistique structurale se prépare à l'étude ultérieure de tous les facteurs transcendant la forme linguistique elle-même. Voici la leçon toute actuelle que l'épistémologie sémiotique tire de Hjelmslev : le principe d'immanence est un « principe directeur » par lequel la sémiotique étudie tous ses objets, et non pas la limitation de l'analyse à tout objet particulier, « forme », « texte », ou « structure ». Le principe d'immanence ne définit pas l'objet de la linguistique (ou de la sémiotique), mais lui fournit la *procédure* par laquelle elle peut étudier n'importe quel objet = x. C'est pourquoi remettre en question ce principe revient à remettre en cause la sémiotique elle-même.



De plus, il émerge clairement des passages cités que, pour Hjelslev, « immanence » ne s'oppose pas à « manifestation », mais bien à « transcendance ». C'est précisément l'opposition immanence/transcendance qui peut fonder l'opposition immanence/manifestation, celle-ci représentant, pour la tradition sémiotique, la spécificité même de son entreprise<sup>3</sup>. C'est la manière particulière qu'a Hjelslev de décliner l'opposition immanence/transcendance qui donne lieu à l'opposition fondamentale entre immanence et manifestation<sup>4</sup>. Quelle est donc sa spécificité ?

Pour Hjelslev il ne s'agit pas simplement de clôturer l'objet en séparant une forme linguistique immanente d'une substance linguistique transcendante. Il s'agit plutôt de retrouver la transcendance au point limite de ses opérations d'analyse, c'est-à-dire au niveau « méta », où « l'immanence et la transcendance se rejoignent dans une unité supérieure fondée sur l'immanence » (P: 160).

Ainsi, toutes les grandeurs qui, en première instance et à la seule vue de la sémiotique-objet, devaient provisoirement être écartées comme des objets non sémiotiques, sont réintégrées et comprises comme les composantes nécessaires des structures sémiotiques d'ordre supérieur. [...] Au lieu de faire échec à la transcendance<sup>5</sup>, l'immanence lui a au contraire redonné une base nouvelle plus solide. (P: 159-160)

Ce n'est pas un hasard si la métasémiologie est définie comme l'étude de la substance de l'expression et du contenu, tandis que la métasémiotique étudie la matière de l'expression et du contenu: les deux retrouvent, au niveau « méta », la transcendance que l'analyse immanente avait provisoirement écartée, par souci de procédure, pour individualiser le principe directeur (forme) qui est maintenant projeté sémiotiquement sur l'expérience non sémiotique.

[...] *dans la pratique, la métasémiologie est identique à la description de la substance.* La tâche de la métasémiologie est d'effectuer une analyse non contradictoire, exhaustive et la plus simple possible des *objets* qui, pour la sémiologie, restent individus irréductibles (ou des grandeurs localisées) du contenu, et des *sons* (ou des caractères d'écriture) qui restent également pour la sémiologie des individus (ou des grandeurs localisées) irréductibles de l'expression. [...] De même que la métasémiologie des sémiotiques dénotatives traitera en pratique les objets de la phonétique et de la sémantique sous forme réinterprétée, la majeure partie de la linguistique proprement sociologique et la linguistique externe de Saussure trouveront dans la métasémiotique des sémiotiques connotatives leur place sous une forme elle aussi réinterprétée. Il incombe à cette métasémiotique d'analyser les multiples sens du contenu – géographiques et historiques, politiques et sociaux, religieux, psychologiques – qui se rattache à la nation

(comme contenu de la langue nationale), la région (comme contenu de la langue régionale), aux formes d'appréciations des styles, à la personnalité (comme contenu de la physionomie, tâche essentiellement caractérologique), aux mouvements, etc. (P: 156)

Les métasémiotiques et les métasémiologies sont le pivot de la théorie glossématique et du principe d'immanence sur lequel elle est fondée et sur lequel un plan d'immanence inférieur peut être intégré dans une sémiotique successive (une sémiotique « méta », justement). Or, pourquoi ce rapport très particulier entre immanence et transcendance justifie-t-il la manière dont la sémiotique déclinera par la suite l'opposition entre immanence et manifestation ?

Pour Hjelmslev, l'analyse d'un procès et la sémiotisation de l'expérience impliquent toujours une opération de partition de la manifestation (cf. Zinna 2002: 22), mais *ce qui se manifeste* chez Hjelmslev, ce sont d'abord les *substances*. De la « séquence » sonore au « texte », de la phrase prononcée avec un accent particulier à l'événement signifiant du mouche-ron bourdonnant dans la chambre (P: 75, 28-30), les substances disent toujours ce qui de fait se *manifeste* dans l'expérience. Toutefois, en tant que telles, les substances ne sont pas l'objet de la linguistique, mais bien de la phonétique et de la phénoménologie en ce qui concerne la substance de l'expression, et de la phénoménologie et de l'ontologie en ce qui concerne la substance du contenu (cf. P: 100). Afin de les étudier, il faut donc les sémiotiser, c'est-à-dire partitionner leur procès en composantes *en immanence*. Voici donc que la partition s'épuise dès que l'analyse retrouve au terme de ses recoupements immanents le même objet dont elle était initialement partie dans la manifestation. Autrement dit, l'analyse est en accord avec son objet si elle est capable de générer l'objet empirique qui se manifeste dans l'expérience (substance) à travers les objets théoriques arbitraires<sup>6</sup> de la théorie glossématique<sup>7</sup>.

Si, comme Hjelmslev le dit, le texte est ce qui est donné au linguiste comme élément de la manifestation, le linguiste considérera cet objet qui se *manifeste* dans l'expérience (substance) comme une *classe*<sup>8</sup> analysable en composantes (P: 21). Ensuite, on appliquera un double découpage de l'objet pour individualiser, d'une part, les composantes de l'expression et du contenu (P: 76-7, 125-6) et, d'autre part, les composantes de la matière et de la forme (NW: 303).

Conformément à la déduction glossématique<sup>9</sup>, ces composantes devront ensuite être considérés à leur tour comme des classes et soumis encore une fois aux découpages de l'analyse (« déduction »). Expression et contenu, résultats d'une première partition de la manifestation textuelle,

seront donc subdivisés en forme et substance, à leur tour considérées comme classes analysées en composantes. Il en va de même pour matière et forme. D'une part, en effet, la forme est découpée et subdivisée en domaines qui se délimitent réciproquement (composantes) ; d'autre part, la matière est essentiellement un objet indécomposé mais décomposable, un objet pas encore découpé, mais découppable (donc une classe), qui devient composante (donc découpé) dès qu'il est décomposé par la forme et rendu substance : un contenu « non analysé, mais analysable » (P: 73). La projection de la forme de la langue sur la surface indécomposée de la matière tracera alors ses subdivisions particulières à l'intérieur de sa masse amorphe, ce qui donne lieu aux *substances* de l'expression et du contenu (P: 71, 74).

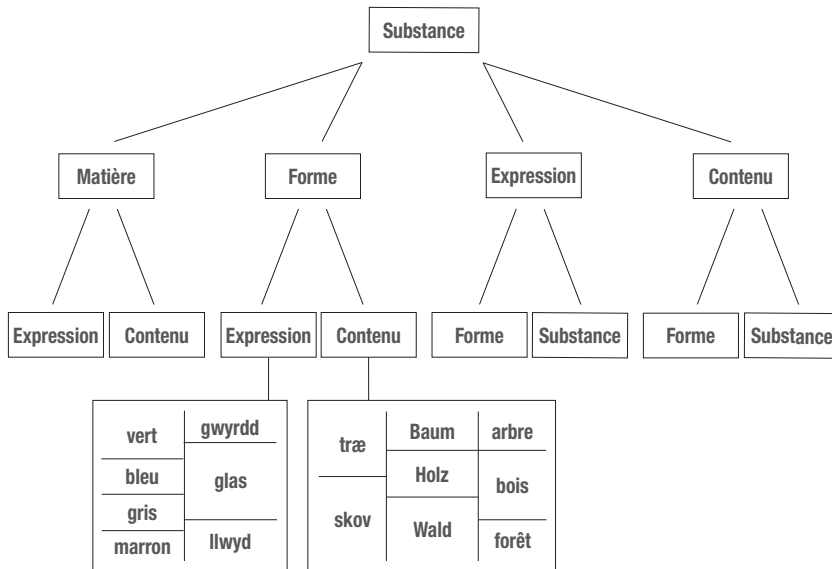


Fig. 1: La forme de l'analyse glossématique

Voilà comment, à partir de la substance, par réitération de la même fonction de découpage (déduction), on en revient à nouveau à la substance par un procédé progressif qui retrouve, à la *limite* de ses propres opérations (niveau immanent), son point de départ : à savoir, la transcendance des faits de langage qu'il s'agissait de réduire par l'analyse. C'est dans ce sens que Hjelmslev peut affirmer qu'immanence et transcendance « se

rejoignent dans une unité supérieure fondée sur l'immanence » : ainsi, les objets théoriques obtenus par les partitions de la théorie se connectent entre eux pour générer l'objet analysé tel que nous le connaissons dans la manifestation (cf. P: 160).

Or, la substance que nous retrouvons à la fin des partitions glossématiques n'est point la même que celle de départ : elle possède maintenant une expression et un contenu, une matière et une forme, une forme de l'expression et une forme du contenu, avec toutes les fonctions internes propres à ces mêmes éléments. De cette manière, la méthode immanente a projeté son « principe directeur » sur l'objet transcendant, en retrouvant en lui ses articulations constitutives ; elle s'est adaptée à lui, conformément à l'adéquation recommandée par le principe d'empirisme, car elle a retrouvé l'objet au point limite de ses opérations d'analyse. C'est pourquoi, lorsque l'on parle de « substance de l'expression », on ne se réfère pas à un élément empirique de la manifestation, mais à ce même objet vu à travers les éléments immanents de la glossématique.

On peut dire alors, sans nullement forcer l'interprétation, que la physique du son (substance de l'expression) et la phénoménologie du signifié (substance du contenu) intéressent Hjelmslev, de même que les formes structurales de l'expression et du contenu. Seulement, selon ce dernier, la seule manière heuristique de les étudier est de les sémiotiser, ce qui implique d'analyser les faits de substance (transcendants) comme une métasémiotique et une métasémiologie sur la base des formes de l'expression et du contenu et des sémiotiques-objets dont elles sont les métasémiotiques. Pour cela, conformément à la procédure qui examine la transcendance sur une base immanente, il est d'abord nécessaire de saisir la structure constitutive de la forme de l'expression et de la forme du contenu. Voilà la signification des phrases conclusives des *Prolégomènes* : « au lieu de faire échec à la transcendance, l'immanence lui a au contraire redonné une base nouvelle plus solide ». Comme Alessandro Zinna (2008) l'a déjà montré avec la plus grande rigueur, le principe d'immanence de Hjelmslev a un sens éminemment *procédural*.

Du fait de ce caractère essentiellement procédural, le principe d'immanence hjelmslévien est le véritable précurseur de l'extraordinaire théorie des plans d'immanence élaborée ces dernières années par Jacques Fontanille (2008) – une théorie authentiquement hjelmslévienne, malgré ce qu'en pense son auteur<sup>10</sup>.

Là, peut-être, tout a vraiment commencé par la linguistique : au-delà du mot, dans l'objectivité de ses parties sonores, et au-delà des images acoustiques, des concepts et des représentations associées aux mots, le

linguiste structuraliste découvre en effet un élément tout à fait différent, un « objet structural ». Par exemple, le *phonème* se manifeste certes en lettres, syllabes ou sons, sans pour autant en dériver ou se réduire à ceux-ci, car il représente leur condition de possibilité. Distinct en même temps des substances sonores et des images acoustiques auxquelles il s'associait, le phonème s'y incarne mais, en soi, il n'est défini que par le *plan d'immanence* avec lequel il entretient des *rapports différentiels avec d'autres phonèmes*. Cette distinction a un rôle fondateur. D'une part, elle situe l'immanence dans la forme structurale, par opposition aux substances de la manifestation ; d'autre part, elle relève déjà de la structure à deux faces du modèle constitutif des plans d'immanence chez Jacques Fontanille (2008). Évidemment, le phonème est une unité exclusivement formelle et différentielle, dont l'identité consiste en un ensemble de rapports avec d'autres phonèmes. Et pourtant, le phonème s'incarne en substances convoquant, à un autre niveau de pertinence, un support d'inscription ayant le statut phénoménal de « corps acoustique » effectivement mesurable (substance de l'expression). Or, cette sémiotique-objet peut bien être étudiée « en immanence », comme un ensemble de traits distinctifs s'opposant entre eux par des relations qualitatives et privatives (cf. Jakobson 1963), du type « vocalique *vs* consonantique » ou « labial *vs* non-labial ». Ce n'est pas un hasard, en effet, si les phonèmes peuvent être conçus en même temps comme des unités différenciantes, « faisant la différence » sur le plan du contenu, et comme des *faisceaux de traits distinctifs* sur le plan de l'expression.

Hjelmslev constate précisément ce modèle et le formalise avec la terminologie qui deviendra standard lorsque, à partir de la substance analysée en forme immanente, il retrouve l'étude structurale de la substance au niveau « méta », dans le cadre d'une métasémiologie où « l'immanence et la transcendance se rejoignent dans une unité supérieure fondée sur l'immanence » (P : 160). C'est donc en ce sens que le récent modèle de Fontanille n'est rien d'autre qu'un développement et une application parfaite de l'ordre procédural hjelmslévien. En effet, Fontanille (2008) retrouve dans chaque sémiotique-objet un plan de l'expression et un plan du contenu (plans), une forme et une substance (faces) et montre que la substance d'une sémiotique-objet déterminée, non pertinente sur son plan d'immanence, peut le devenir et être étudiée en immanence au niveau supérieur. Il s'agit exactement du même mouvement effectué par Hjelmslev, où la transcendance, originellement considérée comme non pertinente, peut être étudiée au niveau « méta » de la métasémiotique ou de la métasémiologie. Il est donc évident que le principe d'immanence

hjelmslévien nous projette directement vers la pointe la plus à l'avant-garde de la sémiotique contemporaine ; c'est pourquoi il n'est pas question de l'abandonner ou de le considérer comme dépassé. En résumé :

- i) le principe d'immanence n'est pas du tout la limitation de l'analyse sémiotique à un objet particulier, qu'il soit « forme », « texte » ou « structure ».
- ii) Au contraire, il définit un « principe directeur » (une procédure) qui permet à la sémiotique d'étudier *tous* ses objets.
- iii) Pour cela, le principe d'immanence est entièrement immunisé contre toutes les différentes critiques qui lui sont adressées par ceux qui estiment nécessaire un élargissement de l'objet de la sémiotique aux pratiques interprétatives, à l'expérience, à la perception et à la praxis énonciative.

Ces critiques se fondent sur une mauvaise interprétation du principe d'immanence, confondu avec la limitation de l'analyse sémiotique à un objet particulier. C'est sur cette confusion que s'appuient des arguments tels que :

- i) pour faire une bonne sémiotique du texte il faut abandonner le principe d'immanence et faire une théorie des pratiques interprétatives car le sens n'est pas immanent au texte ;
- ii) pour faire une bonne théorie sémiotique de l'expérience et de la perception il faut abandonner le principe d'immanence et considérer la transcendance phénoménologique du vécu (*Erlebnis*) ;
- iii) pour faire une bonne théorie sémiotique de la praxis énonciative il faut considérer l'acte transcendant de production de l'énoncé dans sa dynamique intersubjective qui lie l'énonciation aux normes et à l'usage <sup>11</sup>.

Nous espérons avoir démontré que toutes ces critiques se fondent sur un malentendu concernant le principe d'immanence hjelmslévien et l'épistémologie même du structuralisme, ce qui permet de les retourner entièrement à ceux qui les ont formulées. En effet, c'est bien pour faire une bonne théorie *sémiotique* des pratiques interprétatives, de l'expérience, de la perception et de la praxis énonciative qu'il faudra revenir au principe d'immanence. C'est lui qui, en définitive, garantit la spécificité du regard sémiotique sur ces thématiques <sup>12</sup>.

Pour conclure, je crois que le principe d'immanence représente la spécificité constitutive de la sémiotique même, voire son essence. Pourquoi ?

## 2. Immanence et systèmes sémiotiques : la structure comme entité hétéronome de dépendances internes et externes

Dans le recueil de manuscrits publié sous le nom d'*Écrits de linguistique générale*, Ferdinand de Saussure parvient à esquisser les spécificités fondamentales des « systèmes sémiologiques » qui les différencient des domaines non sémiotiques :

Dans d'autres domaines, si je ne me trompe pas, on peut parler de différents objets envisagés, sinon comme de choses existantes elles-mêmes, du moins comme de choses qui résument choses ou entités positives quelconques [...] : or, il semble que la science du langage soit placée à part.

[...] il y a ceci de primordial et d'inhérent à la nature du langage que, par quelque côté qu'on essaie de l'attaquer [...], on ne pourra jamais y découvrir d'*individus*, c'est-à-dire d'êtres (ou de quantités) déterminés en eux-mêmes [...] menant une existence indépendante. Rappelons-nous en effet que l'*objet* en linguistique n'existe pas pour commencer, n'est pas déterminé en lui-même. (ELG : 65, 23)

Or, quel type d'entité peut être une entité non individuelle, dépourvue d'une existence indépendante, *non déterminée en elle-même* et de ce fait non définissable par des propriétés ? Saussure (CLG) repère tout d'abord une double dimension qui est pour lui (et pour nous) distinctive de l'entreprise sémiotique dans son ensemble. Cette double dimension est constitutive d'un élément qui paraît en dépendre et qui représente « l'entité concrète » de la nouvelle science (CLG : 144-149). Il s'agit d'une véritable découverte, aussi simple que décisive, dont Saussure ne cesse de souligner le caractère « étrange » et « frappant » (CLG : 149). Selon Saussure, cette entité – la valeur –, bien qu'elle ne cesse de circuler à travers les deux plans de la langue, les sons, les concepts, les images acoustiques, les mots et les phrases, n'est jamais « perceptible de prime abord », au point que l'on se demande si elle est « réellement donnée » :

La langue présente donc ce caractère étrange et frappant de ne pas offrir d'entités perceptibles de prime abord, sans qu'on puisse douter cependant qu'elles existent et que c'est leur jeu qui la constitue. (CLG : 149)

Pour Saussure, les entités concrètes de la langue ne sont pas immédiatement perceptibles car elles sont continuellement enrobées par l'objectivité des faits linguistiques dans lesquels elles s'incarnent (sons, signifiés, actes de langage, etc.) et par les représentations théoriques de la linguistique qui les emprisonnent (concepts, images, propositions, noms, adjectifs, cas, etc.). Et pourtant, poursuit Saussure, ces entités ne s'identifient ni à l'objectivité de leur manifestation, ni à leurs

représentations théoriques, tout comme le train Genève-Paris de 20h45 ne s'identifie ni à sa locomotive, ni à ses wagons, ni à son personnel (CLG : 151). Elles appartiennent en effet à un autre ordre, tiers par rapport à ces répartitions, où l'identité d'un élément est purement différentielle, effet d'un équilibre local sur lequel elle s'appuie et se détermine :

[...] dans les systèmes sémiologiques, comme la langue, où les éléments se tiennent réciproquement en équilibre selon des règles déterminées, la notion d'identité se confond avec celle de valeur et réciproquement.

Voilà pourquoi en définitive la notion de valeur recouvre celles d'unité, d'unité concrète et de réalité. (CLG : 154)

Voici expliquée la spécificité des « systèmes sémiologiques », voici les entités qui habitent leur territoire. *En dehors de cette identification, il n'y a pas d'entreprise sémiotique* : il n'y aura qu'un autre système, comme Saussure le dit. Bien que Saussure n'emploie pas cette terminologie, il nous semble évident que la distinction entre immanence et manifestation trouve ici sa première formulation : *les valeurs sont des unités formelles de l'immanence* (réseaux positionnels de relations) qui s'incarnent en éléments de la manifestation (locomotive, wagons, personnel, etc.). Ce n'est pas un hasard si la distinction entre immanence et manifestation, bien que posée en d'autres termes, permet de saisir les entités constitutives des « systèmes sémiologiques ». Du reste, ceci aurait dû être clair dès le début : *en dehors de l'immanence il n'y a pas d'entreprise sémiotique*.

Mais quelle identité une valeur a-t-elle dès lors que l'identité des entités concrètes de la sémiotique « se confond avec celle de valeur » ?

Pour répondre à cette question, constatons d'abord que même en dehors de la langue, toutes les valeurs semblent régies par ce principe paradoxal. Elles sont toujours constituées :

1° par une chose dissemblable susceptible d'être échangée contre celle dont la valeur est à déterminer ;

2° par des choses similaires qu'on peut comparer avec celle dont la valeur est en cause.

Ces deux facteurs sont nécessaires pour l'existence d'une valeur. (CLG : 159)

Il s'agit là d'un point fondamental. Loin d'être une exclusion de « tout recours aux faits extralinguistiques » car « préjudiciable à l'homogénéité de la description » (Greimas et Courtés 1979, entrée « Immanence »), l'immanence sémiotique s'est en réalité révélée être toute autre chose. Il y a là une polysémie constitutive du terme « immanence » que nous devons tout de suite désambiguïser : dans la mesure où elles s'opposent aux unités substantielles de la manifestation dans lesquelles elles s'incarnent,



les valeurs sémiotiques sont immanentes. Cependant, à l'intérieur de ce même plan d'immanence propre aux valeurs, les rapports entre les éléments sont en même temps immanents au système considéré et transcendants par rapport à celui-ci. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut en déterminer l'identité. Par là-même, Saussure nous conduit bien plus loin que Hjelmslev : en effet, pour Hjelmslev le premier moment de la procédure propre au principe d'immanence a pour but de saisir une structure autonome de dépendances *internes* ; une telle structure peut successivement être projetée sur les éléments transcendant le langage. Au contraire, pour Saussure, le plan d'immanence qui sera projeté sur les entités transcendantes est immédiatement composé par des *dépendances internes* (relations internes au système considéré) et *externes* (relations entre les éléments du système et des éléments externes au système considéré). Si Hjelmslev se sert du principe d'immanence pour séparer les dépendances homogènes (ou uniformes) des dépendances hétérogènes (les relations internes au langage sont homogènes, alors que celles relevant des facteurs extralinguistiques doivent être considérées comme hétérogènes par rapport aux premières ; cf. Zinna 2001)<sup>13</sup>, pour Saussure, au contraire, le plan d'immanence inhérent aux systèmes sémiologiques est, par essence, polysystémique, composé à la fois par des dépendances homogènes et par des dépendances hétérogènes. Ce n'est pas un hasard si Hjelmslev refuse explicitement, et en toute connaissance de cause, la première acception de la *valeur* de Saussure (cf. *infra*)<sup>14</sup>.

Il s'agit alors d'affirmer radicalement – dans ce cas, même contre Hjelmslev – le principe paradoxal que Saussure remarque à propos des éléments des systèmes sémiologiques : les valeurs habitent en effet le plan d'immanence propre à la sémiotique (par opposition au niveau de la manifestation), mais elles jaillissent d'une tension constitutive les répercutant constamment au-dedans et au-dehors, dans une dialectique entre transcendance et immanence qu'il faut approfondir. Suivant Saussure, une valeur est toujours définie par deux dimensions, *toutes les deux purement différentielles et relationnelles*. La première dimension de la valeur réside dans sa correspondance avec des entités *externes* au système à l'intérieur duquel elle est considérée. Ainsi, la valeur d'une pièce de cinq francs est déterminée par le fait « qu'on peut l'échanger contre une quantité déterminée d'une chose différente, par exemple du pain » (CLG : 160). La seconde dimension demeure en revanche dans les relations qu'une valeur entretient avec d'autres valeurs *internes* au système dont elle fait partie. Par exemple, « on peut le comparer avec une valeur similaire du même système, par exemple une pièce d'un franc, ou avec une monnaie

d'un autre système (un dollar, etc.) » (CLG : 160). Ces deux dimensions relationnelles, l'une transcendante, l'autre immanente au système considéré, sont toutes les deux constitutives de la notion de valeur : une valeur est donnée seulement lorsqu'elle est échangée avec un « dehors » et confrontée avec un « dedans » du système dont elle fait partie. C'est seulement à cette condition qu'un élément =  $x$  devient une valeur. Dès lors, on veillera à ne pas confondre cette double dimension relationnelle de la valeur avec le signifié – Saussure est très clair sur ce point (CLG : 160-161), mais on l'identifiera sans aucun doute avec *le sémiotique*, du moment que, « dans les systèmes sémiologiques, [...] la notion d'identité se confond avec celle de valeur » et que « la notion de valeur recouvre celles d'unité, d'entité concrète et de réalité » (CLG : 154). La valeur est l'entité concrète des systèmes sémiologiques, le « personnage » de leur histoire.

Voici donc le déroulement concernant des entités non individuelles telles que celles de la langue : elles *ne sont pas déterminées*, demeurent néanmoins *déterminables* et leur détermination se produit par *détermination réciproque*. Cette détermination réciproque est rattachée à une dimension transcendante – échange avec l'extérieur – et une dimension immanente – confrontation avec l'intérieur – de l'élément considéré. Ainsi, Saussure transfère en linguistique le principe constituant le calcul différentiel leibnizien en mathématiques : d'où la nature différentielle des unités du langage et de la sémiosis.

Or, à partir de Hjelmslev, la tradition sémiotique structuraliste dont la sémiotique générative fait partie n'a jamais su saisir la relationnalité différentielle constitutive de la valeur sémiotique également dans son acception transcendante (première dimension) et l'a, somme toute, toujours assimilée à la référence à un étalon-paramètre, voire avec une référence externe à la valeur. Comme anticipé, Hjelmslev lui-même est certainement à l'origine de cette méconnaissance.

La comparaison avec la valeur d'échange cloche sur un point fondamental [...]: une valeur d'échange est définie par le fait d'égaliser une quantité déterminée de marchandise, ce qui sert à la fonder sur des données naturelles, tandis qu'en linguistique les données naturelles n'ont aucune place. Une valeur économique est par définition un terme à double face : non seulement elle joue le rôle d'une constante vis-à-vis des unités concrètes de l'argent, mais elle joue aussi le rôle de variable vis-à-vis d'une quantité fixée de la marchandise qui lui sert d'étalon. En linguistique au contraire il n'y a rien qui corresponde à l'étalon. (EL : 86)

Rastier en personne ne saisit point la différentialité relationnelle distinctive de l'acception transcendante saussurienne et finit, dans une radicalisation

de la conception hjelmsléviennne, par défendre la sagesse de la tradition générative qui l'a abandonnée, à profit exclusif de la seconde acception :

la signification consiste en valeur « interne », ce qui s'accorde avec l'abandon décisif de toute référence. Ainsi la différence entre *mutton* et *sheep* tient à leur coprésence, et donc à leur répartition différentielle [...], mais non à une différence *a priori* de leurs significations qui reposerait sur la différence de leurs référents. (Rastier 2004 : 3)

Or, ce *quid* dissemblable contre lequel la valeur doit être échangée pour se constituer en tant que valeur, doit-il être nécessairement considéré comme un référent, un étalon-paramètre ou une réserve d'or ? Ne peut-il pas être considéré tout simplement comme un « dehors » par rapport aux relations différentielles consubstantielles à la première acception, un « dehors » contre lequel elles s'échangent et se traduisent continuellement ?

Je suis persuadé que Saussure, dans son identification entre « identité » et « valeur » dans leur double acception, affirme tout simplement que, pour établir l'identité de quelque chose, il est toujours nécessaire de la comparer avec d'autres éléments internes à son système d'appartenance et de la traduire avec d'autres éléments appartenant à d'autres systèmes. Si l'on veut apprécier l'identité sémiotique d'Umberto Eco, il ne suffit pas de confronter ses positions avec celles de Peirce, Lotman, Hjelmslev et Greimas, il convient également de déchiffrer comment ces dernières se déclinent et se traduisent en positions d'autres disciplines hétérogènes, à savoir la sociologie, la philosophie, la linguistique, les sciences cognitives, etc. Si l'on veut déterminer l'identité politique du Parti des Communistes italiens, il n'est pas seulement pertinent de cartographier la position de ses membres dans la topologie des alliances politiques, grâce auxquelles on saura que ceux-ci s'opposent au centre-droit, en se plaçant plus à gauche que le Parti Démocratique et plus à droite que *Rifondazione Comunista*. Il est aussi nécessaire de déterminer quelles sont les valeurs de la société traduites par le Parti des Communistes italiens à l'intérieur de l'espace politique – par exemple ses avis en matière d'unions homosexuelles, de cellules souches, de recherche, d'économie, de sécurité –, c'est-à-dire toutes les valeurs transcendant l'espace politique qu'un parti est censé traduire et représenter à l'intérieur de cet espace politique même. Cependant, la sécurité et les cellules souches sont-elles les référents des communistes italiens ? Les sciences cognitives et l'anthropologie sont-elles les référents d'Umberto Eco, de même que le chat est le référent du mot « chat » ?

Du reste, l'absurdité d'une interprétation référentielle de la première acception de la *valeur* était déjà évidente dans l'exemple donné par Saussure.

Est-ce que le pain est le référent de la monnaie ? Est-il une donnée naturelle qui demeure stable, comme le voulait Hjelmslev ? Ou s'agit-il tout simplement d'un élément appartenant à un système hétérogène grâce auquel un élément immanent se traduit, en précisant par là son identité et sa valeur (avec une pièce de 5 francs on achète une quantité déterminée, bien moindre aujourd'hui qu'auparavant) ?

Par la première acception de la *valeur*, qui permet de déterminer l'identité d'un élément par rapport à quelque chose de « dissemblable », Saussure fournit une image de l'immanence dans lequel un système se décline sur *mille plateaux* (cf. Deleuze et Guattari 1980). Loin d'être un seul plateau, le niveau sémiotique de l'immanence renvoie par essence à mille plateaux d'immanence grâce auxquels il se détermine réciproquement et dont dépend son identité-même. La forme d'une structure (immanence) est celle d'un système en perpétuelle détermination réciproque avec d'autres systèmes, hétérogènes par rapport à celui considéré. Il s'agit d'un système fait d'autres systèmes, d'un système complexe constitutivement trans-domanial, où l'identité d'un plan d'immanence est toujours déterminée par « mille autres plateaux » avec lesquels il se détermine réciproquement. Nous sommes ici en présence de l'héritage le plus actuel et le plus fécond du structuralisme : loin d'être une entité autonome de dépendances internes, une structure est une entité hétéronome de dépendances internes *et* externes. La qualification de « structure » ne dépend pas de la clôture du système ni de l'homogénéité de ses composantes, mais bien :

- i) de la détermination réciproque des éléments ;
- ii) du fait que leur identité ne précède pas le système de rapports considéré (qu'il soit interne ou externe) ;
- iii) du fait que l'identité est indépendante des substances dans lesquelles elle s'incarne (manifestation).

D'ailleurs, l'idée que la valeur se détermine par deux facteurs, dont le premier consiste à saisir les relations différentielles entre deux entités « dissemblables », émerge déjà très clairement dans le *Cours de linguistique générale*. En effet, Saussure souligne avec force que « ces deux facteurs sont nécessaires pour l'existence d'une valeur » (CLG : 159). Or, si tel est le cas,

Ce qui est vrai de la valeur s'applique aussi à l'unité [...], l'un et l'autre étant de nature purement différentielle. [...] Ce qui les caractérise n'est pas, comme on pourrait supposer, leur qualité propre et positive, mais simplement le fait qu'ils ne se confondent pas entre eux (CLG : 142, éd. it.). [...] Dans tous ces cas nous surprenons donc,

au lieu d'*idées* données d'avance, des *valeurs* émanant du système. Quand on dit qu'elles correspondent à des concepts, on sous-entend que ceux-ci sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas. (CLG : 162)

En somme, la valeur est une unité purement différentielle composée de deux dimensions à leur tour purement différentielles : elle est donc un rapport entre rapports, l'effet d'autres rapports internes et externes au système considéré.

Il me semble qu'on peut l'affirmer en le proposant à l'attention : on ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, purement différentielle, de chacun des éléments du langage auxquels nous accordons précipitamment une existence : il n'y en a aucun, dans aucun ordre, qui possède cette existence présupposée – quoique peut-être, je l'admets, nous soyons appelés à reconnaître que, sans cette fiction, l'esprit se trouverait littéralement incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y a nulle part à aucun moment un point de repère positif et ferme. (ELG : 65)

Comme il n'y a aucune unité (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences*, en réalité l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe. Nous sommes forcés de procéder néanmoins à l'aide d'unités positives, sous peine d'être dès le début incapables de maîtriser la masse des faits. Mais il est essentiel de se rappeler que ces unités sont un expédient inévitable de notre [esprit], et rien de plus : *aussitôt que l'on pose une unité*, cela revient à dire que l'on convient de laisser de côté [le jeu des rapports], pour prêter momentanément une existence séparée à [l'un d'entre eux]. (ELG : 83)<sup>15</sup>

### 3. Quelques réflexions en guise de conclusion

Comme nous l'avons vu, la sémiotique générative accepte entièrement l'idée d'immanence opposée à celle de manifestation et elle en fait, comme toutes les épistémologies structuralistes, l'un de ses piliers. Cependant, la sémiotique générative récuse, si l'on me pardonne l'oxymore, l'*acception transcendante de l'immanence*. En effet, dès qu'elle accepte uniquement l'acception saussurienne immanente<sup>16</sup>, l'École de Greimas finit par identifier :

- i) l'immanence à la détermination réciproque des éléments à l'intérieur d'un système singulier (récusation de l'immanence en traduction avec le « dehors » saussurien) ;

- ii) ce système singulier à un « micro-univers sémantique », par la suite appelé « texte » ;
- iii) la structuration de ce micro-univers sémantique à la « clôture » textuelle (« hors du texte, point de salut ! »).

Nous espérons avoir montré que non seulement ces opérations ne sont pas nécessaires, mais qu'elles reposent sur une interprétation du principe d'immanence structuraliste identifié avec la limitation de l'analyse sémiotique à un objet particulier, qu'il soit « forme », « texte » ou « structure ».

En ce sens, nous considérons que la reprise de l'immanence opérée par Jacques Fontanille (2008) est particulièrement pertinente. Pour éviter la triple dérive greimassienne, Fontanille tente de se démarquer de l'idée d'immanence de Greimas afin de la retrouver sous la forme de différents niveaux de pertinence qui fonderaient toute analyse sémiotique. Ce qui paraît extrêmement convaincant dans le modèle de Fontanille, c'est que l'immanence y est définie comme une procédure permettant d'étudier d'un point de vue sémiotique n'importe quel objet = x. Ce qui l'est moins, en revanche, c'est la structure fortement hiérarchisée du modèle. En ce sens, la proposition de Fontanille expose son héritage authentiquement hjelmslévien : pour Hjelmslev en effet toute sémiotique est une hiérarchie (cf. P: 123). En ce qui nous concerne, le modèle pourrait peut-être présenter une autre forme de relation, par exemple « en rhizome », car il semble plutôt évident que la face substantielle du niveau de pertinence des objets puisse devenir pertinente et s'intégrer au niveau des formes de vie (que l'on songe aux normes et aux usages qui modalisent les objets ou leurs enveloppes et qui en déterminent les pratiques possibles, comme dans l'exemple des tablettes d'argile à contenu commercial ; cf. Fontanille 2008: 26-30). En somme, l'élargissement de l'analyse sémiotique aux formes de vie, aux stratégies et à d'autres niveaux de pertinence de ce genre implique non seulement une pluralisation des plans d'immanence, mais aussi l'idée saussurienne d'un plan d'immanence qui, pour le devenir, doit déterminer son identité par rapport à d'autres plans d'immanence : un plan d'immanence composé d'autres plans, où les dépendances hétérogènes (non uniformes) sont consubstantielles à l'identité même des faces formelles et substantielles du plan (cf. *supra*, § 2).

C'est dans cette nouvelle idée de *structure* en tant qu'*entité hétéronome de dépendances internes et externes*, dans cette idée de *mille plateaux d'immanence* que réside, il me semble, le futur heuristique du principe d'immanence structuraliste, qui demeure aujourd'hui le pilier fondamental de l'épistémologie sémiotique.

## Notes

- 1 La traduction de l'édition française emploie le terme « transcendantale » et non « transcendante ». Lors de la traduction française de cet article, rédigé d'abord en italien, le traducteur, de concert avec l'auteur, a décidé de remplacer, dans les extraits cités, toutes les occurrences du terme « transcendantal » et de ses dérivés par celui de « transcendant » et de ses dérivés. Ce choix est motivé par la comparaison avec l'édition anglaise (*Prolegomena to a theory of language*, University of Wisconsin Press, Madison, 1961) traduite du danois par F. J. Whitfield et approuvée par Hjelmslev lui-même : dans cette édition, tenue pour la plus fidèle aux intentions de Hjelmslev, le terme retenu est en effet « transcendant », et non « transcendantal ». [N.d.T.]
- 2 Nous utiliserons les abréviations *EL* pour HJELMSLEV (1959), *P* pour HJELMSLEV (1971), *R* pour HJELMSLEV (2009), *NW* pour HJELMSLEV (1938), *CLG* pour SAUSSURE (1995) et *ELG* pour SAUSSURE (2002).
- 3 FONTANILLE (2008) tout comme Bordron ont beaucoup insisté sur ce point. Nous concordons pleinement avec cette position qui voit dans l'immanence l'essence même de la discipline.
- 4 J'ai travaillé extensivement sur ce point dans PAOLUCCI (2003).
- 5 Ici, l'édition française emploie bien le terme « transcendance ». [N.d.T.]
- 6 Hjelmslev définit l'arbitrarité de la théorie glossématique comme l'indépendance de la théorie de toute expérience. Suivant Hjelmslev, la linguistique structurale est *arbitraire*, car « la théorie elle-même ne dépend pas de l'expérience » (P: 24), mais elle est *adéquante* dans la mesure où ses concepts « remplissent les conditions nécessaires pour que celle-ci soit applicable à certaines données de l'expérience » (*Idem*). J'ai travaillé extensivement sur ces points dans PAOLUCCI (2003).
- 7 C'est ce que Hjelmslev appelle niveau « méta », auquel parvient l'analyse glossématique dès qu'elle est en mesure de générer l'objet transcendant qui se manifeste de fait dans l'expérience à travers les éléments de la théorie. Comme anticipé, une métasémiotique et une métasémiologie sont en effet l'étude de la substance et de la matière à travers les éléments immanents de la glossématique, au-delà, ou en deçà, de leur manifestation dans l'expérience.
- 8 Pour Hjelmslev, une classe est « un objet qui peut être soumis à une analyse » et l'analyse est une partition de ce même objet, c'est-à-dire une division en parties composantes (cf. R: Déf. 4).
- 9 Hjelmslev appelle déduction « l'itération de découpages » dans l'analyse. Cf. P: 45-46 et R: Déf. 17.
- 10 Dans l'élaboration de sa théorie des niveaux de pertinence et des plans d'immanence, FONTANILLE (2008: 40-1) s'inspire explicitement à Hjelmslev, à commencer par la terminologie employée, mais il définit sa relecture hjelmslévienne « peu orthodoxe ». Au contraire, il nous semble que la théorie des plans d'immanence soit une application littérale de la théorie de Hjelmslev aux signes, aux textes, aux objets, aux pratiques, aux stratégies et aux formes de vie.
- 11 Nous nous inspirons ici de ZINNA (2008: 1), qui résume de manière magistrale les critiques qui ont été adressées au principe d'immanence ces dernières années.
- 12 De mon côté, j'ai développé ce travail dans PAOLUCCI (2010) dans les chapitres 1 et 4 en ce qui concerne une théorie des pratiques interprétatives ; dans les chapitres 2, 3 et 4 en ce qui concerne la phénoménologie de l'expérience et la perception ; dans le chapitre 5 en ce qui concerne une théorie de la praxis énonciative.
- 13 Toutefois, chez Hjelmslev, les choses sont autrement plus complexes si l'on prend en considération, outre les *Prolégomènes* ou les *Essais linguistiques*, de véritables chefs d'œuvre de la linguistique structurale tels que *La catégorie des cas*, la « Structure générale des corrélations linguistiques » ou le *Résumé of a theory of*

*langage*. Dans ces travaux trouve sa place tout ce qui pour Saussure relève de la première dimension de la valeur, c'est-à-dire les dépendances non homogènes (ou « non uniformes », comme on le traduit souvent). Le concept-clé dans ce sens est celui de *fragmentation*, qui s'oppose et complète celui d'*analyse*. L'analyse, en effet, est « la description d'un objet par la dépendance uniforme d'autres objets à celui-ci et de ceux-ci entre eux » (R: Déf. 3). La *fragmentation* est en revanche la description opposée par rapport à l'analyse, c'est-à-dire « la description d'un objet par la dépendance non-uniforme d'autres objets à celui-ci et de ceux-ci entre eux » (R: Déf. 4) comme, dans les exemples fournis par Hjelmslev, dans les relations participatives entre termes tensifs ou dans l'analyse par dimensions. « Le terme commun pour analyse et fragmentation est *dissection* » (R: Déf. 4), c'est-à-dire « couper », « découper », si bien que « disséquer » en médecine signifie exactement le sectionnement et la séparation des parties et des organes du corps pour la description ou l'étude. J'ai travaillé extensivement sur ces thèmes, avec une attention particulière pour la relation entre oppositions participatives, analyse, dépendance non homogène et première dimension de la valeur chez Saussure dans PAOLUCCI (2010, chap. I).

- 14 Les mots entre crochets sont des traductions en français de la version italienne des ELG citée par l'auteur: dans l'édition française des ELG, les crochets encadrent des espaces blancs correspondant à des termes manuscrits que les éditeurs ont jugés illisibles. Nous choisissons de les compléter pour respecter le propos original de l'auteur de l'article. [N.d.T.]
- 15 Déjà dans *Raisons et poétique du sens*, en faisant justement référence aux deux acceptions de la valeur saussurienne, Claude ZILBERBERG (1983: 17) remarquait pertinemment que la sémiotique générative dans son ensemble « s'est constituée par l'adoption du second principe et l'abandon non théorisé du premier ».

## Bibliographie

- BASSO, PIERLUIGI (ÉD.)  
 (2006) « Testi, pratiche, immanenza », *Semiotiche*, n° 4, Turin, Ananke.
- DELEUZE, G. ET GUATTARI, F.  
 (1980) *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.
- ECO, UMBERTO  
 (1985) *Sugli specchi e altri saggi*, Milan, Bompiani.
- FONTANILLE, JACQUES  
 (2008) *Pratiques Sémiotiques*, Paris, PUF.
- GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN  
 (1966) *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, A. J. ET COURTÈS, J.  
 (1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HJELMSLEV, LOUIS  
 (1938) « Neue Wege der Experimentalphonetik », in *Nordisk tidsskrift for tale og stemme*, vol. 2, n° 10, p. 153-194 ; trad. angl. in *Acta Philologica Scandinavica – Bibliography of Scandinavian Philology*, n° 13.
- (1959) *Essais linguistiques*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, vol. XII.
- (1971) *Prolegomena to a Theory of Language*, Madison, University of Wisconsin Press, 1961 ; trad. fr. *Prolegomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968-1971.



- (1975) *Résumé of a Theory of Language*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, vol. XVI, trad. et introduction de Francis J. Whitfield (éd.), The University of Wisconsin Press ; trad. it. *Teoria del linguaggio. Resumé*, Vicenza, Terra Ferma, 2009.
- JAKOBSON, ROMAN  
 (1963) *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- PAOLUCCI, CLAUDIO  
 (2003) « Semiotica formale e semiotica trascendentale in Hjelmslev », *Semiotiche*, n° 1, Turin, Ananke, p. 135-173.  
 (2010) *Strutturalismo e interpretazione*, Milan, Bompiani.
- RASTIER, FRANÇOIS  
 (2004) « Deniers et veau d'or: des fétiches à l'idole », disponible sur  
 <[http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier\\_Deniers.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Deniers.html)>
- SAUSSURE, FERDINAND (DE)  
 (1995) *Cours de linguistique générale*, Lausanne-Paris, Payot ; trad. it. *Corso di linguistica generale*, Bari, Laterza, 1987.  
 (2002) *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard ; trad. it. partielle *Scritti inediti di linguistica generale*, Rome et Bari, Laterza, 2005.
- ZILBERBERG, CLAUDE  
 (1983) *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF.
- ZINNA, ALESSANDRO  
 (2001) « Il concetto di forma in Hjelmslev », *Janus*, n° 2, Padoue, Imprimerie.  
 (2003) « Décrire, produire, comparer et projeter. La sémiotique face aux nouveaux objets de sens », *Nouveau Actes Sémiotiques*, n° 79-80-81, Limoges, PULIM.  
 (2008) « Il primato dell'immanenza nella semiotica strutturale », *E/C*, disponible sur:  
 <[http://www.ec-aiss.it/pdf\\_contributi/zinna\\_16\\_7\\_08.pdf](http://www.ec-aiss.it/pdf_contributi/zinna_16_7_08.pdf)>